



STÉPHANIE
BOURGAULT-DALLAIRE

Abigaëlle

*et le
date coaching*

~1~

Libre  Expression



À Ariel... ma tulipe, ma perle.

Chapitre 1

Je me doutais bien que j'en faisais trop. Comme n'importe quelle autre femme dans ma situation, je comprenais la pertinence, l'importance, voire la nécessité de l'exécution parfaite de la pédicure, de l'achat d'une nouvelle culotte de dentelle et de l'heure passée à souffrir dans la salle de bain, l'arrache-poil à la main. Mais ce que je m'évertuais à faire dépassait de loin les efforts à déployer pour faire d'un quatrième rendez-vous un succès flamboyant.

Je détestais la chose. Je m'agrippai au fauteuil, fermai les yeux et tentai de m'évader. Après seulement quelques minutes, j'avais déjà la mâchoire tendue et épuisée. Je luttais contre la désagréable sensation d'avoir tout le tour de la bouche mouillé, baveux, visqueux, comme les lèvres d'une chanteuse pop dans un mauvais vidéoclip. J'ouvris un œil pour découvrir Gille, le regard absent, s'insinuer dans les moindres recoins de ma cavité

buccale, assez poli pour ne pas tenter de me faire la conversation.

En entendant son soupir de soulagement, je compris que la fin était proche. Il se fit craquer la nuque d'un côté et de l'autre avant de m'emplir la bouche de cette substance amère que je n'avais jamais pu apprendre à aimer.

— Terminé, Abby. Laisse-moi t'enlever ça, me lança-t-il tout en me débarrassant de mon bavoir jetable. Évite de manger et de boire durant les trente prochaines minutes pour que le fluor fasse son travail.

Gille était mon hygiéniste dentaire depuis que je m'étais jointe à l'équipe de Vision Laser, et que j'avais donc déménagé dans cet arrondissement de la ville. Je devais avouer que lors de mon premier nettoyage, je n'étais pas tout à fait à l'aise avec l'idée qu'un homme s'occupe de mon hygiène buccale. L'idée de devoir jouer à la statue, bouche grande ouverte devant un hygiéniste masculin m'avait d'abord laissée dans un état de grande vulnérabilité. Cependant, il fallait avouer que Gille savait ce qu'il faisait. Il me suffisait de passer doucement la langue sur mes dents lisses pour sentir leur douceur perlée.

Forte du succès de cette étape de mon rituel *pre-dating*, je me sentais déjà plus confiante à l'idée d'être dans les bras de Martin le lendemain soir et de vraiment m'abandonner à ce que j'espérais être de longs baisers langoureux, passionnés, voire préliminaires à quelque chose de plus... charnel.

Le tout avait commencé par un *blind date* assez ordinaire organisé par mon amie Tania, suivi d'une deuxième sortie un peu plus intéressante : un festin de tapas sur un fond anecdotique de nos amours juvéniles. C'était l'issue de notre troisième rencontre qui m'avait laissée perplexe. La balade dans un parc, en tant que telle, à marcher côte à côte en se frôlant sous le prétexte de l'étroitesse du sentier, m'avait permis de regagner espoir en notre « couple »... jusqu'au

moment où il avait posé ses lèvres sur les miennes. Ce seul souvenir me donnait un frisson de déplaisir. Mais Tania avait exigé que je laisse « l'incident » derrière nous et demain, j'allais jouer le tout pour le tout : une soirée cinéma-maison, avec tout ce que cela sous-entend. Parce qu'on sait très bien que dans le monde des célibataires à la chasse, un film, ça s'écoute sur un *love seat* et un *love seat*, ça dit ce que ça a à dire.

Pour moi, cette soirée marquait un point de non-retour. Je n'aimais pas traîner en longueur dans une relation cul-de-sac. J'avais trente-deux ans et, sans avoir tout vu ni tout connu, je savais qu'il était temps pour moi de laisser un homme entrer dans ma vie de façon plus sérieuse. Et permanente, si possible.

Martin me plaisait bien, mais j'avais quelques réserves. J'aimais son accent des Maritimes et la facilité avec laquelle nous pouvions, une fois la glace brisée, parler de tout et de rien, et puis de tout encore. Il était propriétaire de sa propre entreprise spécialisée dans la construction de cabanons. C'est de cette façon que Tania et son mari, Simon, l'avaient rencontré ; Martin leur avait construit le plus beau petit cabanon qui s'harmonisait parfaitement avec leur maison et même leur boîte aux lettres. Si Tania était satisfaite de son cabanon, pourquoi ne le serais-je pas de notre jeune relation ?

Il ne restait plus qu'à savoir si je me sentais à l'aise au lit... Je veux dire... avec lui. Bref, je DEVAIS sentir la connexion ce soir. Celle qui allait confirmer sans aucun doute que j'étais avec le bon gars. Je n'avais pas eu le *feeling* auparavant, malgré nos discussions fluides et inépuisables. Le « baiser » n'avait certainement pas aidé la cause. Le baiser... Frisson.

Martin était agréable, divertissant, mais il lui manquait assurément quelque chose... le facteur « wow ». J'espérais donc que côté physique, ça allait débloquer. Que ça allait cliquer. Que j'allais me sentir foudroyée par l'évidence que j'avais entre mes mains, ou entre

mes jambes si ça se passait bien, l'homme qui allait ensoleiller mes matins avec sa pâte à crêpes, être mon partenaire de Scrabble pendant les longues pluies diluviennes automnales, réchauffer mes orteils éternellement froids, et ce, dans le cadre d'un contrat à vie.

Avec un arrière-goût de fausse gomme balloune en bouche, je quittai donc le cabinet du dentiste et me dirigeai vers mon dernier arrêt de la journée : Épitan. Lorsque ma sœur aînée s'était mariée quelques années auparavant, mes deux autres sœurs, ma mère et moi avions décidé de troquer notre pâleur nordique pour un teint aussi exotique qu'artificiel. Malgré certains imprévus (mentionnons la jaunisse entre les doigts et l'odeur récalcitrante de peau chimiquement transformée), le *spray tanning* m'avait impressionnée. Ainsi bronzée sans avoir le sentiment de culpabilité qui venait en prime avec l'utilisation des lits solaires, je pouvais passer, à ma sortie de la douche, quelques minutes supplémentaires devant le miroir, à me sentir... *sexy*.

À mon arrivée chez Épitan, je ne pus faire autrement que regretter d'avoir omis de prendre un rendez-vous. La place était bondée, voire bombée : une douzaine d'adolescentes, probablement de jeunes finissantes, venaient se préparer elles aussi pour une soirée qu'elles espéraient inoubliable.

— *Oh. My. God.* Nathan est *SO DUMB!!!* Quand il va te voir dans ta robe, il va *GENRE TROP* capoter. Il aurait jamais dû te *flusher* pour aller au bal avec Katherine. Elle, elle est toute *FAKE*. Toi, t'es une *GODDESS*. Il va *BAD TRIPPER!!!*

— *Whatever.* Nathan est *hot*, mais William est comme... trop sexe ! Moi, c'est clair ; au dessert, je vais être déjà soûle, ça va être malade !!!

Hum... La jeunesse m'inquiétait. Mais je n'eus pas le temps de m'y arrêter. Une esthéticienne s'avançait vers moi avec un air semi-paniqué, semi il-n'y-a-plus-rien-qui-me-surprend-dans-ce-monde.

— Abigaëlle Michaud. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu as un rendez-vous sous un pseudonyme quelconque...

Je la reconnaissais maintenant ; c'était une amie de ma sœur Natalie. La dernière fois que je l'avais vue, c'était à l'anniversaire des seize ans de mon neveu, Matthieu, quelques mois plus tôt. Elle avait aujourd'hui un ou deux tatouages en plus. Au visage. Étrangement, ça lui allait bien ; un petit style primitif ou autochtone digne des Na'vis du film *Avatar*...

— Allo, Debbie... Non, je pensais pas que ça allait être plein. Est-ce que t'as une petite place pour moi quand même ?

— Pas pour les douches, oublie ça. Mais je peux te prendre dans une cabine dans quinze minutes. Ça te va ?

Dans une cabine. Pas de douche disponible. J'avais besoin de quelques secondes pour que l'information fasse son chemin. Je devais avoir une mine confuse parce qu'elle s'empessa d'ajouter :

— Abby, j'ai eu deux de tes sœurs avant toi ; vous êtes toutes pareilles. Avant qu'on ait les douches, c'était ça le *deal*. Installe-toi dans la cabine numéro cinq et je suis à toi dans pas long... Moyen foncé ?

Je hochai la tête, hypnotisée par ses tatouages faciaux. Je pris la petite capuche qu'elle me tendait et me dirigeai vers le couloir.

Je ne suis pas prude. Je suis simplement judicieuse dans la sélection des gens, des hommes de préférence, qui ont la chance de me voir à moitié nue. Ce soir-là, Debbie me prenait par surprise. Tout en défaisant ma ceinture, je me convainquais que dans la vie, il y a des situations de grande urgence qui méritent qu'on sorte de sa zone de confort. Situations de grande urgence du genre : Martin et son *love seat*.

Plus j'y pensais, plus je réalisais que l'expérience de la douche de *spray tan* automatisée était suffisamment déstabilisante sans qu'on y ajoute un élément

d'inconfort : la présence d'une tierce personne. Juste à repenser à la voix robotisée – et selon moi beaucoup trop enthousiaste – me guidant dans une série de positions d'influence égyptienne alors qu'un jet dramatiquement froid me parcourait de la racine des cheveux jusqu'au bout des orteils, j'avais la chair de poule.

Une grande inspiration... Martin, ses yeux verts, son odeur, son accent, nos deux corps bronzés (le mien artificiellement)... *Oh my God...* Ça faisait combien de temps ? Presque un an ? « *Come on, Abigaëlle Michaud. Il faut ce qu'il faut* », pensai-je.

En brassière et en bobettes, difficile d'avoir l'air à l'aise de discuter de la météo. Debbie en était à l'arrière de mes mollets et semblait plus perspicace que d'habitude :

— Pis, les amours avec Kevin ?

— Oh ! Non, c'est terminé ! Il travaillait beaucoup à l'extérieur et je suis pas une *fan* des relations à distance. Je voyais que quelque chose l'intriguait.

— Alors, tu te prépares pour un voyage dans le Sud ?

— Non... Ça serait bien, mais pas le temps, et l'argent manque avec le déménagement...

Elle leva les yeux et je me préparai pour une question directe ou un commentaire cru.

— Abby, laisse-moi aller droit au but.

Voilà, je m'y attendais.

— C'est pour une partie de jambes en l'air que tu veux avoir l'air d'une amazone ?

Ah oui, je m'y attendais ?

— Non... Oui... On verra ! On s'est vus quelques fois. J'ai des choses à vérifier avec lui. Faut que ça clique... Je sais pas !

— Parce que si c'est une possibilité, va falloir que t'enlèves tes bobettes.

Était-elle sérieuse? Ça faisait un bout, mais je pensais bien me souvenir de la mécanique de l'affaire...

— Je veux dire les enlever tout de suite. Va falloir qu'on te *tan* là, en dessous, sinon tu vas avoir l'air de t'être fait peindre des sous-vêtements blancs sur le corps.

Avec un petit sourire en coin, elle déplaça d'un poil ma bretelle de soutien-gorge et je saisis aussitôt ce qu'elle tentait de me faire comprendre. L'effet était hallucinant; j'avais l'air d'être fluorescente sous mon faux bronzage.

— Merde! Est-ce qu'il est trop tard?

Et c'est ainsi que je me suis retrouvée complètement nue devant une amie de ma sœur, à me faire vaporiser les mamelons avec du brun, pour être certaine de me sentir en contrôle de mes moyens avec ma *date* de demain.

Comme Debbie démarrait le *tanning* de ma zone bikini, mon téléphone se mit à chanter la sonnerie m'indiquant un appel urgent. Debbie me lança un regard qui voulait dire: «J'ai le visage à quelques centimètres de ton entrejambe et il y a une douzaine d'ados assises dans la salle d'attente, alors déniaise!» Ma tentative de limiter les dégâts fut vaine. Je m'essuyai délicatement l'index et le pouce sur la serviette mise à ma disposition, mais réussis tout de même à salir mon téléphone dans la teinture résiduelle laissée sur ma capuche.

— Docteur Michaud, je suis désolée de vous déranger, mais j'ai reçu un appel d'un client du Dr Meyer qui déclare être un cas urgent. Le Dr Meyer vient de partir pour Vancouver et ne sera de retour que dans trois jours; pouvez-vous le recevoir?

Étant l'optométriste de garde à la clinique, je n'avais pas d'autre choix que d'accepter, au grand désespoir de Debbie qui avait tout entendu. Je la pressai de terminer la dernière couche et me hâtai de me sécher rapido-presto; je devais être à la clinique dans une demi-heure.

La clinique nouvellement rénovée était tape-à-l'œil. Un *must* quand on cherche à attirer une clientèle en chirurgie oculaire ! Les planchers de bois franc foncé, les comptoirs en granit et les murs extérieurs en verre n'étaient qu'un terrain de jeu pour le décorateur qui avait su intégrer modernité et pureté dans le choix des couleurs, des textures et du mobilier de la salle d'attente. L'effet était impressionnant pour un patient ayant tout juste reçu une correction de la vue au laser ; le panorama qu'offrait la façade arrière de notre édifice donnait sur le centre-ville, perché de l'autre côté du ravin. À couper le souffle.

Quant à moi, c'est à bout de souffle que j'accueillis le patient du Dr Meyer. Adossé à l'entrée principale, il utilisait son pouce et son index de la main droite pour restreindre le mouvement de la paupière de l'œil que je présumais atteint et sa main gauche pour tenir devant son visage un mouchoir, probablement pour empêcher tout corps étranger de venir compliquer sa situation déjà hasardeuse. Tout comme une femme armée de mascara devant un miroir, il ouvrait la bouche de façon démesurée, une grimace qui, dans un autre contexte, m'aurait assuré un fou rire. Pauvre homme.

— Ça va, là-dessous ? Je vais vous ouvrir la porte et vous guider vers la salle d'examen. Je suis docteur Michaud.

— Ça pourrait aller mieux... marmonna-t-il d'une voix grave. J'ai reçu un éclat en dessous de mes lunettes de sécurité en taillant une pierre. Je les ai enlevées en vitesse et la branche m'a frotté le même œil. J'ose pas trop cligner des yeux... J'ai vraiment l'impression d'avoir déplacé mon *flap*.

Je l'écoutai tout en lui prenant le coude pour le mener vers mon bureau. Il n'est pas rare qu'un patient nous revienne peu après sa chirurgie, affolé à l'idée

d'avoir déplacé ce qu'on nomme *flap* : la mince couche de l'œil que le chirurgien soulève pour aller reformer le cristallin à l'aide du laser. Fragile dans le processus de guérison, son mouvement provoquerait un inconfort considérable et un danger pour l'œil. Bien des patients en faisaient une phobie.

Sous son œil attentif (et l'autre irrité), j'installai l'homme dans la trentaine sur la chaise d'examen et ajustai le biomicroscope.

— Je n'ai que des bonnes nouvelles pour vous, commençai-je de ma voix la plus rassurante. Tout me paraît normal à la surface et il n'y a rien dans votre œil. Le *flap* est en place et semble bien guérir. Je vais lubrifier votre œil avec des gouttes qui ne contiennent aucun agent de conservation et vous en donner une bouteille. Elles sont moins irritantes que les gouttes qu'on trouve en vente libre. La douleur est probablement due au fait de ne pas avoir fermé les yeux, ce qui a causé de la sécheresse. Il faudra mettre une goutte toutes les heures dans cet œil jusqu'au coucher et demain, au besoin.

Ce n'est qu'après lui avoir administré les gouttes lubrifiantes que j'eus l'occasion de voir mon patient dans un état plus naturel. Tout à coup, j'eus l'impression que le thermostat de la clinique s'était dérégulé... Une chaleur venue de nulle part me montait aux joues.

L'homme devant moi avait une silhouette musclée et une petite barbe de deux jours qui lui allait à merveille. Sans le rictus de malaise qu'il arborait malgré lui un peu plus tôt, ses traits masculins et expressifs dégageaient une sensualité qui faisait rougir mon professionnalisme. Des cheveux bruns et des yeux bleus profonds... J'avais toujours préféré les hommes aux cheveux foncés, mais je devrais ajouter à ma liste le charme d'un soupçon de roux sur une mâchoire rugueuse. *Sexy*. Ses cheveux étaient courts, très courts, et ça lui allait bien. Sans trop savoir pourquoi, un crâne asymétrique m'avait toujours causé un certain dédain.

Son crâne à lui semblait avoir la bonne forme. Tout, chez lui, semblait avoir la bonne forme...

Alors qu'il se relevait, je pus constater qu'il me dépassait d'une tête. Alors qu'il se relevait, il put constater que je le dévisageais de la tête aux pieds.

— Alors, docteur Michaud, je présume que vous allez transmettre vos conclusions au Dr Meyer ? dit-il, armé d'un sourire qui me laissait croire que lui aussi connaissait Gille.

— Absolument.

Merde. J'avais l'air d'une gamine devant une couronne de princesse. « Fais-en pas un complexe, Abby, pensai-je, la majorité des femmes seraient aussi bouche bée si elles étaient prises dans un tel scénario... »

Sans me retourner, je me dirigeai vers la porte en me disant que ce serait un cliché à éviter que de foncer dans une porte en verre, la face la première. Derrière moi, j'entendais des pas obéissants me suivre vers la sortie. Cependant, alors que je me tournais pour laisser mon patient-par-circonstances me devancer dans le cadre de porte, je fus surprise d'apercevoir, en le jugeant rapidement, un sourire amusé sous un regard insistant. Rapidement, je baissai la tête et portai toute mon attention à manier le mécanisme pourtant simple de la serrure de la clinique. « *Come on, Abby!* Vas-tu aussi laisser ta fierté au bureau ? Aie l'air confiante... Confiante ! »

— J'espère que vos lunettes de sécurité seront désormais plus efficaces. Bonne soirée et bonne chance !

En voilà une belle fin de conversation !

— Merci de vous être déplacée, docteur Michaud. Au plaisir de vous revoir !

Parce qu'un regard ET un ton de voix peuvent être amusés, simultanément ? *Jeeze...* Il y avait longtemps qu'un homme ne m'avait troublée aussi intensément. Heureusement, une pluie venue de nulle part se mit à tomber dans le stationnement, ce qui,

et là résidaient mes espoirs, allait accélérer le départ du beau brun.

Beau brun. Départ du beau brun... Ce n'est qu'à ce moment, un moment trop tard, que je m'inquiétais du brun en *spray* qu'il y avait une heure tout au plus je m'étais fait vaporiser sur TOUT le corps.

C'était le cas de le dire, il y avait bel et bien eu départ du beau brun. On pouvait le constater par les cernes grandissants qui apparaissaient sur mon chemisier couleur ivoire. Les joies de la perméabilité.

Le destin nous joue bien des tours. Ce jour-là, j'avais déployé tant d'efforts à me préparer, corps et âme (surtout corps), en vue d'une soirée d'intimité auprès de Martin, de son accent de l'Est et de ses cabanons. Et je me retrouvais dans un stationnement, sous une averse, avec des vêtements détrempés de brun, à proximité d'un homme aux yeux rougis par un corps étranger... et en rougeurs provoquées par un corps étranger, je m'y connaissais.

— J'imagine que vous voulez mon numéro de téléphone, docteur ?

Toute à mes pensées, je n'avais pas réalisé que proximité n'était que peu dire puisqu'il m'avait rejointe à ma voiture. Qu'est-ce qu'il avait à me proposer son numéro de téléphone ? Il fallait mettre les choses au clair. Ne dit-on pas : « On ne court pas deux étalons en même temps » ?

— Écoutez... c'est flatteur, merci, mais je fréquente quelqu'un. Et vraiment, ce ne serait pas très professionnel de ma part puisque vous êtes un patient et je suis votre... bégayai-je en pointant la clinique.

J'en oubliais presque mon brun, mais lui commençait seulement à en prendre connaissance.

En guise de réponse : un sourire d'un blanc immaculé, des sourcils levés et des yeux rieurs. Puis :

— Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise, docteur Michaud, et je suis convaincu de votre professionnalisme. Par contre, puisque vous devrez écrire

des notes à mon dossier, n'aurez-vous pas besoin d'informations personnelles pour le trouver dans le système ? Par exemple, mon nom ou mon numéro de téléphone ?

Beaucoup s'amuse à dire que la nuit porte conseil. J'espérais que la nuit ait aussi certaines compétences en matière de lavage de cerveau, de formatage de mémoire, de chasse à l'humiliation.

En sécurité sous mon édredon à regarder une reprise sur TLC en mangeant des *bretzels* que je trempais allègrement dans une tartinade de fromage à la crème aux oignons, je m'étais tourmentée sans retenue, la veille, à mon retour de la clinique. À chaque bouchée, je revoyais, en flash, un regard amusé ou une nuance de roux sur une mâchoire carrée. Puis mes joues s'empourpraient à nouveau lorsque je repensais à la façon dont je m'étais mis les pieds dans le plat.

Adolescente, j'étais une gênée finie, une victime de mes propres rougissements chroniques. Mon passage à la polyvalente avait été ponctué de retraites dans les allées sombres de la bibliothèque, là où je pouvais vivre une vie de fantaisie à travers les pages de mes bouquins préférés sans avoir à m'enfarger dans ma langue en tentant d'adresser la parole aux élèves populaires de la place. D'ailleurs, n'était-il pas de la responsabilité de certaines petites cliques d'ados accros au vedettariat de nous rappeler régulièrement et publiquement nos faiblesses afin de nous apprendre l'humilité et ainsi nous aider à survivre à tous ces moments de la vie adulte lors desquels, par maladresse, nous nous mettions sous les feux de la rampe, sur la scène du théâtre de l'humiliation ? Enfin, c'était l'explication que je m'étais forgée une dizaine d'années plus tôt. Par contre, tout comme les concepts de trigonométrie, mes stratégies d'humilité avaient pris une place bien spéciale dans

ma mémoire... Une toute petite place insignifiante qui avait tendance à se faire très discrète. Tout comme le pardon de soi.

Donc, après m'être tourmentée comme il n'est pas permis de le faire, je m'étais assoupie, les mâchoires serrées, ce qui eut pour conséquence un réveil brutal le lendemain. Mon loft, que je partageais généreusement avec les quelques plantes ayant survécu au déménagement, était le parfait endroit pour retrancher une migraine. Les lourds rideaux de suède que m'avait offerts ma sœur Natalie l'année précédente faisaient obstacle à toute parcelle de lumière. Je pouvais ainsi me reposer en vue de ma sortie du soir. Je devais absolument me sentir sereine quand je reverrais Martin.

Tania m'avait suppliée de lui donner une chance quand, après la deuxième *date*, je lui avais confié que je ne sentais pas les papillons, la connexion.

— Abby, tu te connais ! T'achètes un tableau. Tu te tannes après une semaine. Tu le retournes et tu le rachètes la semaine suivante quand tu te rends compte que finalement, c'est vrai qu'il avait sa place dans ton salon ! Dans tes goûts, t'as comme... un délai !

— J'ai le goût retardé ?

— Ben... C'est juste que t'as toujours l'air d'attendre quelque chose. C'est jamais assez bon ! T'en trouveras pas des dizaines de gars comme Martin, à notre âge. Pis le pire, c'est que si tu le *flushes* déjà, je sais que dans un mois, découragée d'être toute seule, tu vas aller voir son profil Facebook, regarder ses photos et te rendre compte qu'il était beau au-dessus de ton lit ! Mais, rendu là, il sera en couple avec quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui hésite pas toutes les cinq minutes quand elle rencontre un gars. Mais regarde... vas-y, rate encore ta chance !

Je connaissais Tania depuis la polyvalente, où notre amour pour les Backstreet Boys nous avait réunies. Nous avions un lien indéfinissable et paradoxal ; elle

avait autant de répartie que j'avais de tabous et était très articulée. Elle me lisait mieux que je le faisais moi-même, et bien que son interprétation des pages de ma vie fût parfois brutale, j'aimais son intensité. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait à fond. À trente-deux ans, elle était mariée et exerçait avec brio sa profession d'infographiste depuis la maison sous le chapeau de sa propre compagnie, tout en étant une nouvelle maman depuis cinq mois. Elle était une force de la nature.

Tania avait raison... Je renonçais souvent un peu vite. Je devais changer ma routine et aller plus loin. Un soir, je m'étais surprise, après avoir visionné mes vidéos de demande en mariage préférés sur YouTube, à me perdre dans des équations mathématiques matrimoniales dont les facteurs à additionner étaient pourtant simples : nombre de mois nécessaires pour trouver l'âme sœur, temps de fréquentation raisonnable avant que les fiançailles ne soient socialement acceptables, période de préparation au mariage et choix de l'hébergement postnuptial avant la conception du premier enfant... Une somme logique pour un parcours généralement standard, mais dont le calcul me donnait soudainement l'impression d'être la pire *looser* de la planète.

J'avais alors rappelé Martin et on s'était rejoints pour une promenade, dans les sentiers le long du ravin, un midi entre deux patients. C'est là que son accent avait finalement opéré son charme. Cependant, notre premier baiser, lui, m'avait laissée sur ma faim. Je ne m'étais pas sentie gourmande... Disons que je n'aurais pas pris une seconde assiette.

Notre rendez-vous de ce soir allait tout changer. C'est ce que j'espérais. J'allais les avoir, les papillons. J'allais me sentir toute frivole, grivoise. Vêtue de ma nouvelle culotte de dentelle *one size fits all*, sous mon bronzage moyen pâle plutôt que moyen foncé (merci la pluie), j'expérimenterais le désir, la passion, la délectation ! Il le fallait, sinon... J'allais le retourner.

Après quelques Motrin et un après-midi de repos, je m'engageai dans ma préparation pré-*hook-up*, soit deux heures de *pep talk*, de soins pour le corps et de musique à plein volume devant mon miroir favori, celui de la salle de bain. Oui, j'ai un miroir favori. Si à première vue mon obsession des surfaces réfléchissantes pourrait laisser croire à des tendances hautaines, il ne faut pas s'y laisser prendre. Je suis loin d'être prétentieuse ; j'ai plutôt la phobie de sortir avec une ligne de mascara coulante, une queue de chemise fuyante ou, simplement, un toupet croche. M'étant assurée au moins une vingtaine de fois que mon *gloss* respectait les frontières de mes lèvres, je me pressai de partir, nerveuse à l'idée d'être retardée par le trafic.

Une heure en avance, je me dirigeais vers l'appartement de Martin, encore énergisée par les rythmes de will.i.am. Quelques marches me séparaient de sa sonnette. Je pris une grande respiration et fis un décompte pour me calmer. Cinq, quatre, trois... Mon index, à quelques millimètres de sa cible, prit une pause. Je fis un pas de côté pour observer mon reflet dans la mince fenêtre qui longeait la porte d'entrée. Le toupet était en place. Un son strident me fit sursauter. « Qu'est-ce que... ? Ah ! *Come on*, Abby... pensai-je. C'est toi qui as sonné, pas de panique ! » Un tsunami me bouleversait les entrailles. Est-ce que c'était ça, avoir des papillons ?

Si j'en croyais les bruits de pas de l'autre côté de la porte, quelques marches à peine me séparaient de mon prétendant. La porte s'ouvrit doucement, mais pas complètement.

— Salut, Abby, m'accueillit Martin, en passant une main dans ses cheveux ébouriffés et en tentant de boutonner sa chemise de l'autre. T'es en avance !

— Oui, le trafic, hein ! laissai-je échapper, en réalisant le paradoxe de ce que je venais de dire.

— T'es là ! En avance... J'ai encore besoin de quelques minutes. Il fait beau ! Veux-tu prendre une marche en m'attendant ?

Une marche. Il me proposait de prendre une marche. Seule. *What the hell?* J'observai plus attentivement Martin avant de répondre. Nerveux, il se grattait la poitrine sous sa chemise en regardant derrière lui, trop fréquemment. Je devinais que son pied se tenait en angle, derrière la porte, prêt à m'empêcher d'entrer. Est-ce que je m'inventais un scénario ou est-ce que Martin n'avait même pas l'air d'un gars qui se préparait pour un rendez-vous ? M'avait-il oubliée ?

— C'est vrai qu'il fait beau. Qu'est-ce que tu faisais à l'intérieur ? demandai-je en tentant de jeter un coup d'œil dans l'encadrement pendant que la porte se fermait subtilement, mais sûrement.

— Oh ! J'ai un peu honte de l'avouer, mais je me suis endormi tantôt en écoutant le football ! Je m'en allais dans la douche quand t'as sonné.

Possible. Pourtant, un doute persistait. Puis, j'entendis de façon indéniable un bruit derrière lui, comme un objet qui tombe sur un tapis. Les yeux de Martin s'agrandirent et il se mit à tousser, pathétiquement, pour tenter de camoufler le son.

Une femme. Ce ne pouvait être qu'une femme. Il avait oublié notre rendez-vous et avait des plans bien à lui pour la soirée. Il avait dû lui demander de se cacher, ce qu'elle n'avait pas dû comprendre puisqu'elle non plus ne devait pas être au courant de mon existence. Mon court-métrage prenait forme dans ma tête et je comprenais que ma conquête de la saison construisait plus d'un cabanon à la fois. Quelle perte de temps.

J'aurais dû voir le tout venir ; je ne suis pas très chanceuse en amour. Aussi fort que puisse être mon désir de me dénicher un partenaire de vie, un équipier, un amant, la plupart du temps, au moment où je pense que j'ai trouvé un bon candidat, je fais des découvertes qui me prouvent le contraire.

Mon expression devait parler fort puisque, au moment où je tournais les talons pour faire ma grande sortie sans entrer dans le jeu des mille questions et

pourquoi, il me lança une phrase aussi célèbre que conclusive :

— Abby, attends, ce n'est pas ce que tu crois !

Bien sûr. Il allait me présenter la fille et tenter de me convaincre qu'elle était en fait sa sœur. Je continuai mon chemin en me disant que, vraiment, j'allais finir vieille fille.

— ABBY ! J'te jure ! C'est pas ce que tu penses : J'AI DES PUNAISES DE LIT !!!

Cent quatre-vingts degrés de rotation plus tard, mes yeux aperçurent, au-delà de la porte maintenant ouverte, la silhouette d'un homme d'un certain âge, bedonnant, vêtu d'une combinaison et trimbalant une tablette d'inspection.

Martin, ayant commencé sa descente de l'escalier extérieur, se débattait toujours avec sa démangeaison à la poitrine.

— Je te jure que je suis une personne propre ! Il paraît que ça peut arriver à tout le monde. Mon frère est venu coucher chez moi en revenant de sa semaine dans le Sud, il doit avoir rapporté ces bibittes-là dans ses valises...

Un mot n'attendait pas l'autre.

— Je dors plus depuis trois jours ; je me fais mordre la nuit... Trois morsures à chaque attaque, imagine ! J'ai un exterminateur dans l'appart, comprends-moi... Je ne voulais pas que tu voies ça. De quoi j'ai l'air, hein ?

Mon père m'avait déclaré il y a longtemps que, quand je trouverais le bon, je le saurais, tout simplement. S'il était toujours parmi nous, je suis certaine qu'il me dirait de suivre mon intuition. Déjà, j'avais des réticences au sujet de Martin. Je ne sentais pas les papillons au creux de mon ventre... Je ne croyais pas qu'une quelconque autre espèce d'insecte puisse être un substitut à mes papillons, surtout pas des punaises de lit.

Je pris quelques minutes pour reconforter Martin. Oui, ça pouvait arriver à n'importe qui. Non, je ne

pensais pas qu'il était un crotté. Bien sûr, nous allions nous reprendre une autre fois. Je lui souhaitai bonne chance dans son mini-génocide de parasites, lui offris un sourire empathique et tournai les talons pour de bon.





Le diagnostic est tombé. Aussi difficile à avaler que ça puisse être, Abigaëlle Michaud doit s'y résigner : elle a le fémur affectif brisé.



Bien qu'elle rêve d'une passion digne d'un roman Harlequin, l'optométriste de trente-deux ans n'arrive pas à s'engager. Lèvres dures, front dégarni, punaises de lit : toutes les raisons sont bonnes pour qu'elle se persuade que son défunt père lui envoie un signe afin de la préserver d'un échec amoureux.

N'en pouvant plus de la voir saboter ses chances de bonheur, sa mère et ses trois sœurs décident de l'inscrire à son insu à un atelier de *date coaching*. D'abord rebutée par la démarche, Abby s'y ouvre ensuite au contact du coach, Éric, qui lui apprendra qu'on choisit son homme comme on magasine un jeans et l'entraînera à aborder les membres du sexe opposé dans les contextes les plus insolites... Jusqu'à ce qu'une rencontre chamboule toutes les sphères de son univers.



Stéphanie Bourgault-Dallaire est enseignante à Edmonton, en Alberta. Elle signe également, depuis 2010, une chronique humoristique mensuelle dans *Le Franco*, un hebdomadaire albertain. *Abigaëlle et le date coaching*, son premier roman, nous fait découvrir une écriture vivante, maniant l'humour avec brio.